

plus graves sont celles qui proviennent, dans les travaux mêmes des savants, de l'indétermination où l'on laisse les termes, faute d'analyse. Il y a dans tous les domaines de la science autant d'espèces d'erreurs qu'il y a de combinaisons possibles entre les objets de la pensée. Les plus fréquentes en matière philosophique, comme on peut s'en convaincre par l'étude de la connaissance, sont celles qui posent la partie pour le tout (1), la propriété pour la substance, l'effet pour la cause, la cause pour la condition, le fond pour la forme, le signe pour la chose, l'image pour la réalité, l'indéfini pour l'infini, le relatif pour l'absolu, le bien pour le mal, ou réciproquement. De là des erreurs de langage ou pour mieux dire des opérations vicieuses, greffées sur la défectuosité du langage, qui deviennent invétérées et qui constituent tantôt des notions partielles, exclusives, confuses, tantôt des jugements indéterminés ou incomplets, tantôt enfin des inconséquences ou des paralogismes. Quand à la faute logique se joint le mal moral ou l'intention de tromper, l'erreur devient mensonge et le faux raisonnement est un sophisme.

D'après sa source, l'erreur est toujours un produit de l'entendement, mais elle peut provenir soit directement de l'intelligence, soit indirectement d'une influence anormale du sentiment ou de la volonté sur la pensée. Balmès indique comme sources d'erreur les prétendus axiomes, les propositions trop générales, les définitions trop incomplètes, les expressions vagues, les suppositions gratuites, les préjugés (2). Malebranche traite plus savamment des illusions des sens, des visions de l'imagination, des abstractions de l'esprit, des inclinations de la volonté et des passions du cœur (3). Locke est un de ceux qui ont le mieux étudié cette matière. Les sources de l'erreur d'après lui sont au nombre de quatre : le défaut de preuves, le défaut d'habileté de s'en servir, le défaut de volonté pour les faire valoir et les fausses règles

(1) E. Chevreul, *Lettres à M. Villemain sur la méthode et sur la définition du mot FAIT*, XII. Paris, 1856.

(2) J. Balmès, *Art d'arriver au vrai*, ch. XIV. Trad. de Manec, Paris, 1850.

(3) Malebranche, *Recherche de la vérité*, liv. VI, ch. 1.

de probabilité d'où l'on part pour découvrir le vrai ; ces règles comprennent à leur tour les préjugés, les hypothèses, les passions et l'autorité (1). L'énumération n'est pas irréprochable, mais il est facile de la compléter et de la ramener à une division méthodique.

Les erreurs qui naissent directement de l'intelligence sont dues en général soit à la paresse de la pensée, soit à un trouble permanent ou momentané des facultés intellectuelles. Ces influences se combinent avec les diversités de l'erreur au point de vue objectif. Le trouble ou l'absence d'équilibre dans les forces de l'esprit se montre particulièrement dans les excès de l'imagination, d'où proviennent les illusions, les fictions, les hallucinations, comme variété des maladies mentales. La paresse ou l'atrophie de la pensée se remarque tantôt dans l'activité de la conscience propre, comme défaut de mémoire ou de prévision, tantôt dans l'activité de l'entendement, comme défaut d'attention, de perception ou de détermination. On sait que ces trois fonctions sont les conditions de toute connaissance et qu'elles s'exercent dans le double domaine des faits et des principes qui nous sont livrés par la sensibilité et par la raison : c'est donc leur absence ou leur faiblesse qui doit être la source la plus abondante de nos erreurs. On se trompe à coup sûr quand on ne prête pas attention, quand on ne saisit pas bien, quand on manque d'habileté ou de sagacité pour déterminer les choses. De là les erreurs d'observation au sujet des faits, les erreurs d'abstraction et de généralisation au sujet des espèces, les erreurs de spéculation au sujet des principes, des axiomes, des hypothèses. Inutile d'insister ; qu'on se reporte à la Théorie de la connaissance, on verra que la division est complète et comprend tous les cas possibles de l'erreur.

La précipitation de la pensée qui engendre nos préventions ou nos opinions anticipées n'est qu'une autre forme de la paresse de l'esprit. Bossuet l'a bien décrite d'après saint Thomas. « La raison doit s'avancer avec ordre et marcher, aller considérément d'une chose à l'autre, si bien qu'elle a

(1) Locke, *Essai sur l'entendement humain*, liv. IV, ch. xx.

comme ses degrés par où il faut qu'elle passe avant que d'asseoir son jugement ; mais l'esprit ne s'en donne pas toujours le loisir ; car il a je ne sais quoi de vif qui fait qu'il se hâte toujours et se précipite. Il aime mieux juger que d'examiner les raisons, parce que la décision lui plaît et que l'examen le travaille. Comme donc son mouvement est fort vif et sa vitesse incroyable, comme il n'est rien de plus malaisé que de fixer la mobilité et de contenir ce feu des esprits, il s'avance témérairement, il juge avant que de connaître ; il n'attend pas que les choses se découvrent et se représentent comme d'elles-mêmes, mais il prend des impressions qui ne naissent pas des objets, et trop subtil ouvrier, il se forme lui-même de fausses images. C'est ce qui s'appelle précipitation, et c'est la source féconde de tous les faux préjugés qui obscurcissent notre intelligence (1). »

En effet, les *préjugés* sont des jugements portés avec précipitation ou reçus par paresse sans examen préalable. Locke y voit un manque de preuves ou un abus d'autorité. « Il est généralement établi par la coutume que les enfants reçoivent de leurs pères et mères, de leurs nourrices ou des personnes qui se tiennent autour d'eux certaines propositions, surtout au sujet de la religion, lesquelles étant une fois inculquées dans leur entendement qui est sans précaution aussi bien que sans prévention, y sont fortement empreintes, et soit qu'elles soient vraies ou fausses, y prennent à la fin de si fortes racines par le moyen de l'éducation et d'une longue accoutumance, qu'il est tout à fait impossible de les en arracher. Car après qu'ils sont devenus hommes faits, venant à réfléchir sur leurs opinions et trouvant celles de cette espèce aussi anciennes dans leur esprit qu'aucune chose dont ils se puissent ressouvenir, sans avoir observé quand elles ont commencé d'y être introduites ni par quel moyen ils les ont acquises, ils sont portés à les respecter comme des choses sacrées, ne voulant pas permettre qu'elles soient profanées, attaquées ou mises en question, mais les regardant plutôt comme l'*Urim* et le *Thummim* que Dieu a mis lui-même dans

(1) Bossuet, *Oeuvres philosophiques* ; morceaux choisis, VIII ; Paris, 1843.

leur âme pour être les arbitres souverains et infaillibles de la vérité et de la fausseté et autant d'oracles auxquels ils doivent en appeler dans toutes sortes de controverses. »

La dernière fausse mesure de probabilité selon le même auteur est l'*autorité*. Elle retient plus de monde dans l'erreur que toutes les autres ensemble. C'est celle qui nous fait prendre pour règle de notre assentiment les opinions communément admises parmi nos amis ou dans notre parti, entre nos voisins ou dans notre pays. « Combien de gens qui n'ont point d'autre fondement de leurs opinions que l'honnêteté supposée ou le nombre de ceux d'une même profession ! Comme si un honnête homme ou un savant ne pouvait point errer ou que la vérité dût être établie par le suffrage de la multitude. Cependant la plupart n'en demandent pas davantage pour se déterminer. Un tel sentiment a été attesté par la vénérable antiquité, il vient à moi sous le passeport des siècles précédents, c'est pourquoi je suis à l'abri de l'erreur en le recevant. Un homme serait tout aussi bien fondé à jeter à croix ou à pile pour savoir quelles opinions il devrait embrasser, qu'à les choisir sur de telles règles... Si nous pouvions voir les secrets motifs qui font agir les personnes de nom, les savants et les chefs de parti, nous ne trouverions pas toujours que ce soit le pur amour de la vérité qui leur a fait recevoir les doctrines qu'ils professent et soutiennent publiquement. Une chose du moins fort certaine, c'est qu'il n'y a point d'opinion si absurde qu'on ne puisse embrasser sur ce fondement, car on ne peut nommer aucune erreur qui n'ait eu ses partisans, de sorte qu'un homme ne manquera jamais de sentiers tortus s'il croit être dans le bon chemin partout où il découvre des sentiers que d'autres ont tracés. » On voit que l'autorité n'est ici qu'un préjugé qui résulte d'une aveugle confiance accordée à la parole d'autrui en matière de connaissances.

Bacon déjà avait esquissé en maître toute la théorie des préjugés ou des *fantômes* qui obsèdent l'esprit humain et qui empêchent la vérité de s'y faire jour. Il les divise en quatre classes : les fantômes de *race* ont leur source dans la nature même de l'homme, dans ses limites, dans sa turbulence,

dans ses passions; les fantômes de l'*antre* sont ceux de l'individu, puisés dans l'éducation, dans les habitudes, dans les prédilections; les fantômes de la *place publique* s'insinuent dans l'esprit à la faveur de l'alliance des mots avec les idées ou de nos communications avec nos semblables; les fantômes de *théâtre* enfin proviennent des théories fantastiques, des méthodes ou de la routine. Les erreurs de la fausse philosophie se partagent en trois branches: la sophistique, l'empirique et la superstitieuse (1). Il y a autant d'espèces de préjugés qu'il y a de divisions ou d'intérêts hostiles parmi les hommes: préjugés de race ou de couleur, de nation, de caste, de corporation, de métier, de clocher, de famille, de parti, de secte, d'école. Le « jurare in verba magistri » est un préjugé du dernier genre. Il y faut opposer la maxime « amicus Plato, amicus Socrates, sed magis amica veritas. »

Les erreurs qui proviennent indirectement du *sentiment* sont dues en général à l'indifférence ou à la passion. Le sentiment n'est pas une source de connaissances, mais il peut entraver l'action de l'intelligence soit par inertie, en ne la soutenant pas, soit par excès de vitalité, en pesant sur elle, en gênant la liberté de ses mouvements. L'indifférence nous empêche d'attacher aucun prix à la vérité et nous détourne du labeur de la science. La passion nous ôte l'impartialité et la présence d'esprit qui sont nécessaires à une saine appréciation des choses. Nous croyons facilement ce que nous désirons, dit Locke. L'historien doit écrire sans colère ni préférence. Ne jugeons pas les choses comme nous les voudrions, mais comme elles sont. Élevons-nous au dessus de nous-mêmes. L'amour-propre, sous forme de présomption, d'orgueil, d'intérêt ou de satisfaction personnelle, nous fait tout rapporter à nous-mêmes, et nous engage à sacrifier les convictions d'autrui, quelque légitimes qu'elles soient, à nos propres opinions. L'homme ne peut que s'égarer s'il n'a pas l'amour de la vérité, s'il subordonne les devoirs de la raison à sa vanité ou à ses plaisirs, s'il tient enfin à se considérer

(1) Bacon, *Novum Organum*, liv. I, Aphorisme xxxviii et s.

comme le centre et la fin de toutes choses. D'autres sentiments encore, débilitants ou fortifiants, tels que la crainte, l'inquiétude, le respect, l'amitié, peuvent aveugler l'intelligence, si l'on n'est pas en garde contre leur influence.

Il en est enfin de la *volonté* comme du sentiment. La volonté n'est pas une faculté de connaître, mais elle dirige la pensée, et nos erreurs retombent sur elle comme l'effet sur la cause. Les erreurs qui naissent de cette source sont dues de nouveau soit à la faiblesse, soit au désordre de la volonté. Une volonté capricieuse, ballottée en tous sens au gré des circonstances, manque de stimulant pour guider la pensée dans la voie de la science. Une volonté opiniâtre ou déréglée qui ne veut pas entendre raison, qui n'écoute que les inspirations de l'égoïsme, est le plus grand obstacle qu'on puisse opposer à la propagation de la vérité. Celui qui ne veut pas être persuadé ne le sera jamais; son égarement durera aussi longtemps que persiste sa mauvaise volonté.

En résumé, les sources psychologiques de l'erreur sont au nombre de deux, l'une négative, l'autre positive, le défaut et l'excès, l'atrophie et l'hypertrophie, qui s'appliquent à la pensée, au sentiment et à la volonté. Aucune de ces causes ne peut agir sur une faculté sans réagir sur les autres.

Il est assez naturel dès lors de comparer l'erreur au mal ou même à une maladie de l'esprit. De là les termes de *Pathologie* logique et de *Thérapeutique* logique, appliqués à la description des erreurs et aux remèdes qui doivent les guérir.

Si l'on appelle *mal* tout ce qui se réalise dans la vie contrairement à la nature et à la destination d'un être, l'erreur est en effet une espèce de mal, car elle est contraire à l'essence et à la fin de l'esprit considéré comme pensée. L'erreur est le mal qui affecte l'intelligence, comme la douleur est le mal qui s'attache au sentiment, et le péché le mal qui attaque la volonté. Par contre la vérité est le bien de la pensée, et la félicité le bien du cœur. La vérité a tous les caractères du bien, l'erreur tous les caractères du mal. L'erreur est à la vérité comme le mal au bien. Or la philosophie morale enseigne qu'il faut lutter contre le mal et qu'on ne peut

vaincre le mal que par le bien. Chercher à détruire un mal en relevant un mal opposé est une faute, car c'est remplacer un désordre par un autre, à moins qu'on ne soit sûr de pouvoir enlever le second après avoir éliminé le premier. De là aussi nos devoirs envers l'erreur. Il faut renverser l'erreur et affirmer la vérité, mais il ne faut pas combattre une erreur ou un excès par un autre, une proposition par la proposition contraire, il faut s'élever au dessus des contraires et mettre la vérité complète en présence de l'erreur. Quand on oppose une erreur à une autre, l'idéalisme au matérialisme, le panthéisme au dualisme, le mysticisme au scepticisme ou l'incrédulité à la superstition, on manque le but et l'erreur un instant étourdie ne tarde pas à renaître. C'est ainsi que nous voyons, dans l'histoire des doctrines philosophiques et religieuses, les mêmes erreurs reparaître à diverses époques, jusqu'à ce qu'elles soient radicalement détruites par un système supérieur qui les apprécie à leur juste valeur et les concilie avec les opinions adverses.

La raison de cette polémique est facile à saisir. L'erreur n'est pas absolue, c'est une vérité partielle ou exclusive, c'est une opinion où le vrai se mêle au faux de telle sorte que les deux éléments semblent inséparables et se confondent dans l'esprit. Ce qui n'est vrai qu'à certains égards est regardé comme vrai à tous égards, à l'exclusion des autres affirmations particulières qui doivent compléter la première; voilà la thèse. Il s'agit donc de séparer le vrai du faux, de montrer à celui qui se trompe qu'il prend la partie pour le tout, qu'il a raison en un point, qu'il a tort pour le reste. Or cela ne se peut faire que d'une seule façon, par la comparaison de la partie avec le tout, c'est à dire par l'exposition de la vérité complète qui contient tous les aspects partiels et fixe leur rang. Celui qui aura compris la vérité entière comprendra de lui-même le fondement de l'erreur et de la vérité partielle qui s'y est unie. Alors seulement il pourra dégager la vérité des liens de l'erreur, et son zèle inconsidéré pour l'erreur fera place au pur amour de la vérité. A mesure que la lumière se répand dans l'intelligence, l'erreur fuit et s'évanouit, et le fanatisme est vaincu sans

retour. Tel est le seul moyen rationnel d'extirper les erreurs, surtout en matière politique ou religieuse; tous les autres moyens sont des palliatifs, s'ils ne sont eux-mêmes représentables aux yeux de la loi morale et de la liberté de conscience. Point de violence contre l'erreur, la persuasion suffit et la force ne peut rien sans elle (1).

Un petit apologue, que j'emprunte de mémoire à l'un de mes amis, illustrera cette matière. Une foule d'hommes étaient réunis au pied d'une montagne escarpée qu'on appelait dans le pays la montagne de la Vérité. De nombreux torrents alimentés par la fonte des neiges descendaient du sommet vers les quatre points cardinaux et rendaient les communications difficiles à la base. Or les opinions étaient divisées sur la couleur de la montagne, parce qu'on ne la voyait jamais que d'un côté. Ceux du nord affirmaient qu'elle était noire, ceux du midi qu'elle était blanche, ceux de l'orient soutenaient qu'elle était jaune, et ceux du couchant qu'elle était rouge. Si, par hasard, quelques-uns dans leurs voyages passaient d'un autre côté, entraînés par leurs premières impressions, ils luttaient bravement pour leur couleur. Il advint alors que quelques hommes plus entreprenants, nommés philosophes, se mirent à gravir la montagne. A mesure qu'ils montaient, leur horizon s'étendait et ils commençaient à douter que leurs compatriotes eussent tout à fait raison et que leurs ennemis eussent tout à fait tort. Satisfaits d'en savoir autant, ils se hâtèrent de descendre et ne purent persuader personne. Accusés d'attaquer la foi de leurs pères, ils furent obligés de se cacher dans la montagne. Mais l'un d'eux trouva le moyen de s'élever jusqu'au sommet; alors il vit clairement que la montagne avait autant de couleurs que la lumière du soleil, et il se dit que les hommes étaient bien sots de se disputer, qui pour le rouge, qui pour le jaune ou le vert. Il vint faire part de sa découverte, mais ceux qui étaient au bas de la montagne, irrités de son audace et voulant faire un exemple, le mirent à mort. Il fallut pour leur ouvrir les yeux que quelques

(1) Krause, *Psychische Anthropologie*, S. 221. Göttingen, 1848.

hommes restés au milieu creusassent péniblement un chemin large et commode qui permettait à tout le monde d'escalader la montagne et d'aller voir. On donna à ce chemin le nom de Méthode. C'est là que les hommes signèrent un traité de paix qui garantissait la liberté de conscience.

La morale de cet apologue c'est que pour combattre l'erreur il faut s'élever au dessus des points de vue restreints d'où les hommes envisagent les choses, et que, lors même qu'on possède la vérité complète, il est juste encore de garder quelque ménagement envers les préjugés, par respect pour la vérité qui s'y est attachée et par tolérance pour nos semblables. On ne gagne rien à heurter les erreurs, avant qu'on ait préparé dans les esprits un terrain convenable pour semer la vérité. Sauvegardons les droits de la raison, ne prenons aucune part à l'erreur, mais au lieu de démolir construisons d'abord le temple de la Vérité et mettons les hommes en état d'y entrer sans se déchirer les uns les autres. L'erreur tombera d'elle-même en temps et lieu, lorsque la vérité aura mûri. Question de méthode et d'éducation.

En matière scientifique, le procédé est le même au fond, mais il est plus simple dans la forme, parce qu'on s'adresse à des esprits d'élite qui connaissent la valeur de la science. Pour guérir radicalement une erreur, il faudra toujours montrer ses rapports avec la vérité entière, mais il sera permis du moins de l'envisager en face et de signaler ouvertement les causes ou les circonstances qui l'ont favorisée. Celui qui est ainsi averti peut se traiter lui-même et se débarrasser non seulement d'une erreur, mais d'une source d'erreurs, en faisant disparaître leur cause. Si la faute provient du langage, il corrigera ou définira mieux les termes qu'il emploie; si elle réside dans la faiblesse ou dans le désordre de la pensée, il fortifiera par l'exercice ou redressera par la logique la faculté malade; si elle résulte d'une influence anormale du sentiment ou de la volonté sur l'intelligence, il rétablira l'harmonie entre les facultés discordantes. L'harmonie est l'indice de la santé pour l'esprit comme pour le corps. La prescription fondamentale de

l'hygiène mentale, c'est de développer toutes les forces de l'âme en union les unes avec les autres, en soumettant leur activité à la raison, et spécialement de diriger avec méthode les fonctions et les opérations de la pensée, en observant les lois qui les régissent. La thérapeutique logique n'a d'autre but que de restaurer ces conditions naturelles, quand elles ont été viciées par l'erreur. Il va de soi qu'elle a son complément dans la méthode.

L'erreur n'est pas le doute. Celui qui se trompe n'a pas conscience de son erreur et la prend sincèrement pour la vérité. Celui qui doute nie la vérité et ne veut pas qu'on la distingue de l'erreur, ou la regarde elle-même comme une illusion. L'un a confiance dans la vérité, mais s'égare sans le savoir, car il faut supposer la bonne foi; l'autre se défie de la vérité et peut s'égarer aussi, mais dans la pleine lumière de sa conscience, sinon de sa raison, convaincu que la négation de la vérité est la condition nécessaire de l'esprit humain. Le doute exige un développement du sens intime bien plus étendu que l'erreur. Tous les hommes se trompent, quelle que soit leur culture intellectuelle; quelques-uns seulement doutent et ce ne sont pas les esprits incultes. Pour douter il faut avoir cherché la vérité, avoir éprouvé des mécomptes et s'être persuadé qu'il est trop difficile ou même impossible d'atteindre le but. Cette situation de la conscience ne se rencontre pas à tout âge ni même à toutes les époques de l'histoire de la philosophie. « L'ignorant doute peu, le sot encore moins, le fou jamais (1). » Le doute n'est donc pas le point initial de la pensée soit dans la vie individuelle, soit dans la vie des peuples ou dans la succession des doctrines.

Distinguons d'abord deux sortes de doutes. Il y a un doute qui est éminemment favorable à la science, c'est le doute provisoire, le doute méthodique, le doute de Socrate et de Descartes, qui consiste à suspendre son jugement jusqu'à ce qu'on soit pénétré de la vérité ou qu'on ait acquis

(1) Ch. Renouvier, *Essais de critique générale*. 1, page 389.

la certitude. Le doute ainsi conçu est une garantie de la fidélité de l'analyse et prend le nom de *critique*. Platon l'appelait une purification de l'esprit, destinée à chasser les mauvaises opinions qui embarrassent les fonctions de la pensée, et à préparer la dialectique par l'épreuve de la réfutation et de l'ironie. C'est à la fois un remède aux égarements d'une sagesse présomptueuse et un excitant qui éveille l'intelligence et lui inspire le désir de savoir, tout en lui recommandant la circonspection; mais ce n'est pas un état définitif où la pensée doit s'arrêter. Pour Descartes également le doute est une initiation à la philosophie. L'esprit plongé dans le doute est affranchi des préjugés de l'école et de ses propres illusions; il peut alors réformer ses pensées et bâtir dans un fonds qui est tout à lui. Je ne veux pas, dit l'auteur, imiter les sceptiques qui ne doutent que pour douter; tout mon dessein ne tend qu'à m'assurer et à rejeter la terre mouvante et le sable pour trouver le roc et l'argile. C'est dans le doute même qu'il rencontre le roc sur lequel il élève son système : je doute, donc je pense; je pense, donc je suis.

Il y a ensuite un second doute, le *doute définitif*, qui marque le découragement de la pensée après des efforts infructueux pour saisir la vérité, qui apparaît à quelques esprits comme la conclusion obligée de toute recherche philosophique et qui, érigé en système, prend le nom de *scepticisme*. Malebranche a très bien indiqué la différence entre le doute des sceptiques et le doute cartésien. « On doute par emportement et par brutalité, par aveuglement et par malice, et enfin par fantaisie et parce que l'on veut douter; mais on doute aussi par prudence et par défiance, par sagesse et par pénétration d'esprit. Les académiciens et les athées doutent de la première sorte, les vrais philosophes doutent de la seconde : le premier doute est un doute de ténèbres qui ne conduit point à la lumière, mais qui en éloigne toujours; le second doute naît de la lumière et lui aide en quelque façon à la produire à son tour (1). »

(1) Malebranche, *Recherche de la vérité*, liv. I, ch. xx.

Le doute méthodique réserve la question de la certitude jusqu'à plus ample information; le doute des sceptiques conteste la possibilité de résoudre le problème, et comme la vérité n'a de valeur pour nous que par la certitude, qui nous permet de l'affirmer, en niant la certitude il nie du même coup toute distinction entre la vérité et l'erreur. Le sceptique conséquent est donc celui qui n'affirme aucune chose comme certaine, qui dès lors doit s'abstenir de toute affirmation et se contenter de nier. Le dogmatisme, quels que soient ses principes, est la doctrine de l'affirmation; le scepticisme, la doctrine de la négation. L'un dit *oui*, l'autre dit *non*. Mais la négation est encore une affirmation : nier que la vérité existe, c'est affirmer qu'elle n'existe pas; nier que la certitude soit possible, c'est affirmer qu'elle est impossible. Pour rester d'accord avec lui-même, le sceptique s'efforcera d'éviter cette difficulté, en cherchant un milieu entre l'affirmation et la négation, en soutenant à la fois le pour et le contre ou en refusant à l'esprit le droit de prononcer un jugement quelconque, positif ou négatif. Au lieu de dire dogmatiquement : je doute, je sais que je ne sais rien, tout est incertain, l'un est aussi vrai que l'autre, il dira : je doute aussi de mon doute, je ne suis pas sûr de ne rien savoir, j'ignore si la vérité est possible ou non; cela se peut; qui sait?

Le scepticisme n'affecte d'abord que l'intelligence, mais il finit par attaquer toutes les manifestations de l'activité humaine et s'efforce de tarir avec les sources de la connaissance, les sources de nos affections et de nos devoirs. Puisque l'âme est une, nos facultés se soutiennent, et tout ce qui affaiblit la pensée affaiblit du même coup le sentiment et la volonté. Tout homme agit selon ses convictions, et nos convictions morales, politiques et religieuses n'ont pas d'autre base que nos convictions scientifiques. Ébranler les unes, c'est miner les autres. Impossible de rejeter la certitude en général sans nier en même temps toute distinction entre le bien et le mal, entre le droit et la violence, entre le beau et le laid, entre l'esprit et la matière, entre Dieu et le néant; et cependant la vie des êtres raisonnables et la constitution de la société reposent essentiellement sur ces principes. Un scept-